

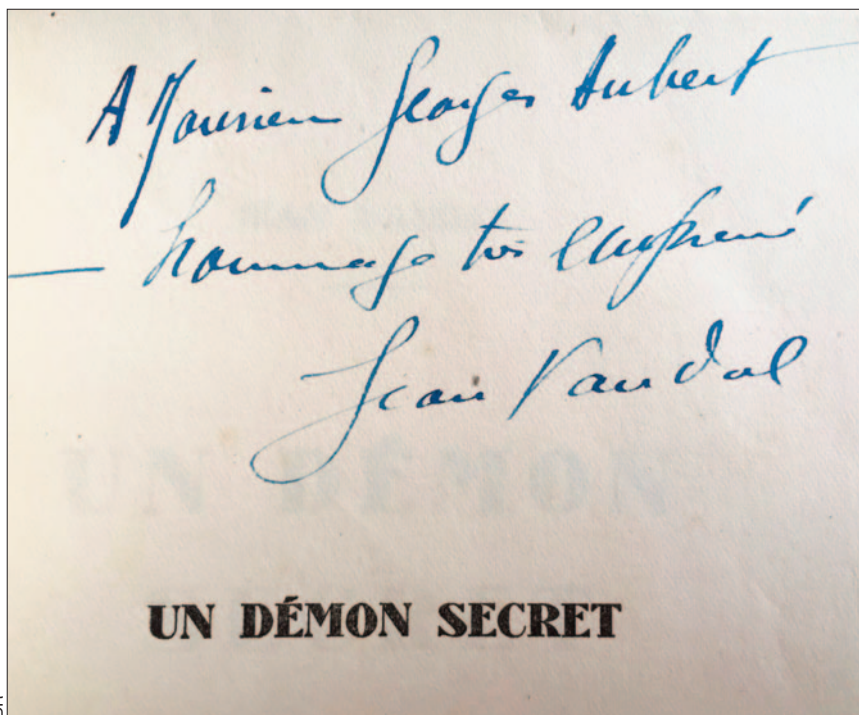
## Jean Vaudal, l'ami oublié

« Ici, dans la cellule 473, où tant de morts sont passés, j'ai retrouvé un ami. » En 1945, Henri Calet visite la prison de Fresnes. Il relève les graffitis sur les murs : « Jean Vaudal, arrêté le 6 juillet 1944. Au secret jusqu'au 10, parti pour l'Allemagne, non jugé, le 10 août. Torturé le 6 et le 7 juillet. » La guerre est terminée, les rescapés commencent à rentrer. Mais Jean Vaudal est mort à Ellrich, un camp de travail satellite de Dora. Henri Calet écrit : « Je ne lui ai pas dit assez com-

bien j'aime ses beaux livres. Est-il trop tard ? Ni combien j'estime sa personne. » Il recopie ces inscriptions fragiles, « un peu comme l'on érige un monument en souvenir. » Des hommes et des femmes qui allaient disparaître ont écrit leur nom sur les murs pour dire « J'existe », pour qu'on ne les oublie pas. Parmi eux, ce dénommé Jean Vaudal, dont Calet dit qu'il s'agit d'un écrivain. Je me demande alors si ce geste, accompli sur le mur de la prison, n'est pas la répétition d'un autre : celui de l'écrivain lui-

même. Un geste primitif qu'on renouvelle tous les jours sur un cahier, sur un clavier, peut-être sans le comprendre, et dont cet homme a ressenti l'urgence face à l'imminence de sa propre destruction.

« J'ai retrouvé un ami », écrit Calet. « J'aime ses beaux livres. » Si j'aime les livres de Calet, qui aime les livres de Vaudal, alors j'ai envie de lire Vaudal. Les amis de mes amis... Je cherche. Il a publié trois romans, tous épuisés. Un bouquiniste en ligne vend *Le tableau noir*. Il arrive dans ma boîte aux lettres, je le glisse dans ma poche. Je l'ouvre à une terrasse de café : je suis coincé derrière un rideau de pluie, seul avec le livre. Une intimité étrange. Une voix me parle. Ce livre me dit (il est le seul à me dire) une chose que j'éprouve alors, pro-



# LETTRES

●●● fondément et obscurément : une histoire d'enfance, l'histoire d'un absent qui était comme un père et qui, pourtant, a choisi de disparaître. À ce moment de ma vie, ça résonne. Je suis ému. Je me demande : « *Qu'est-ce qu'un bon livre ?* » Je ne sais pas si ce roman est un chef-d'œuvre. Peu importe. Mes amis ne sont pas tous des génies, mais ils me comprennent. Quelque chose chez eux me touche, m'intéresse. Alors, si les livres sont comme des amis...

Qui est Jean Vaudal ? J'achète son premier livre : *Un démon secret*. Je reçois un exemplaire dont les pages ne sont pas coupées. Il est signé de la main de l'auteur, pour un certain Georges Aubert. Qui est-il, ce dédicataire qui n'a jamais ouvert le livre offert ? Dans cette écriture manuscrite, je retrouve le geste originel : l'auteur a écrit son nom, pour *se rappeler au bon souvenir* d'un autre. Pour qu'on ne l'oublie pas.

Dans ce roman, il est question d'un ami : l'autre, si différent de nous, qui nous comprend tout de même. Deux adolescents se reconnaissent, noyés dans l'incompréhension de la foule : « *Nous sommes les deux seuls types de même métal, ici.* » À l'âge adulte, le personnage se débat encore dans ses pensées et ses sentiments. Il entreprend d'y voir clair : « *Il va écrire. Comment n'y a-t-il pas pensé plus tôt ? Écrire pour lui-même, froidement, sèchement. Écrire exige une rigueur et une honnêteté qui obligent à*

*voir clair, à tout examiner dans l'ordre. Il sait rédiger un rapport, c'est son métier.* » Car cet homme rigoureux, néanmoins habité par les lettres, est ingénieur.

En même temps que je lis ses livres, je commence mon enquête. Que reste-t-il de Jean Vaudal ? Des dates dans le catalogue de la BNF. La mention « mort pour la France ». Sur Gallica, les rares recensions de ses romans, lus par les autres. Ses propres articles dans la NRF. C'est tout. Je prends un chemin de traverse, et un autre nom apparaît soudain : Hippolyte Pinaud. Né en 1900 à Santiago du Chili. Un ingénieur, comme le personnage du *Démon secret*, diplômé de l'École centrale en 1924. Hippolyte Pinaud a résisté à l'occupation nazie. Arrêté, déporté, mort pour la France. On a attribué son nom au boulevard d'Enghien-les-Bains où il vivait. Il écrivait des romans sous le pseudonyme de Jean Vaudal.

Écrire son nom pour qu'on ne nous oublie pas... Oui, mais quel nom ? La liste des « Écrivains morts pour la France », au Panthéon, cite celui de Jean Vaudal. Sur sa maison à Enghien-les-Bains, la plaque rappelle celui d'Hippolyte Pinaud. S'il ne devait rester qu'un seul nom ? Sur le mur de la prison de Fresnes, il a écrit lui-même : « Jean Vaudal ».

J'achète *Le portrait du père*. À nouveau, je reçois un exemplaire dédicacé : sa

signature déjà familière. Il est adressé à Marcel Arland, « *l'un des très rares auteurs de ce temps que l'on fait, à travers ses écrits, un peu mieux qu'admirer : aimer.* » Jean Vaudal est sentimental. Je me rappelle Calet à propos de lui : « *J'aime ses beaux livres* » et « *J'estime sa personne* ». Si les livres sont des amis, que dire des auteurs de ces livres ?

Ce qui reste d'Hippolyte Pinaud, dans les archives : il s'est marié à Enghien-les-Bains en 1920 avec Germaine Rivière, dite Burger ; il a résidé au 5, rue Gambetta, puis au 44, boulevard d'Ormesson (qui porte désormais son nom) ; il était « directeur technique » à la Société technique des appareils centrifuges industriels (STACI) au 2, rue Pigalle à Paris.

Pendant la guerre, membre de l'Organisation civile et militaire, il mène des actions de sabotage sur les lignes de télécommunication. Il fabrique des faux papiers avec Roger Dupont, maire de Montmorency. Je reconnais le nom de ce dernier, car Jean Vaudal lui a dédié *Le tableau noir* : « *À Roger Dupont, son ami J. V.* », imprimé en exergue du livre. Je cherche ce qu'il est devenu : il a survécu. Je me dis alors : si Jean Vaudal, avant la guerre, a nommé Roger Dupont pour dire « *Notre amitié existe* », il a réussi, au contraire, à taire ce même nom dans les pires moments – pour protéger l'ami.

Chez l'éditeur de Jean Vaudal, aurait-on gardé un souvenir, une photo de lui ? Rien du tout. Les seuls portraits doivent se cacher dans les archives familiales, si elles existent ; et dans celles de la police, certainement. Il reste ce dessin de Bernard Milleret paru dans *Les Lettres françaises* en 1946. Il illustre l'hommage rendu par Jean Paulhan à celui qui fut « *l'un des premiers de l'équipe* », à qui Jacques Decour proposa de devenir secrétaire de la revue clandestine. Paulhan écrit à propos de Jean Vaudal : « *Pour autrui, je l'ai toujours vu infiniment droit et bon, attentif, patient, la gentillesse même.* » J'ai trouvé les mêmes qualités à ses livres : rigoureux, presque secs ; et sentimentaux à la fois, empreints d'une généreuse humanité.

Cet homme a écrit des livres. Avant de mourir, il a écrit son nom sur un mur. Grâce à ce geste, on s'est rappelé qu'il avait existé ; on a répété son nom et on a rappelé ses livres. J'ai lu ses livres et j'ai voulu écrire son nom. On l'a oublié, mais on peut le retrouver.

**Antonin Crenn**

*Un démon secret*, Éditions de la Nouvelle revue critique (1931)

*Le Portrait du père*, Gallimard (1932)

*Le Tableau noir*, Gallimard (1937)

Jean Paulhan, « L'un des premiers de l'équipe... », dans *Les Lettres françaises* n°107 (10 mai 1946).